

SECTION XXXI.

Que le jugement du public ne se rétracte point, & qu'il se perfectionne toujours.

LE jugement du public va toujours en se perfectionnant. La Pucelle devient de jour en jour plus méprisée, & chaque jour ajoute à la vénération avec laquelle nous regardons Polyeucte, Phedre, le Misantrope & l'Art poétique. La réputation d'un Poète ne sçauroit parvenir de son vivant au point d'élevation où elle doit atteindre. Un Auteur qui a trente ans, quand il produit ses bons ouvrages, ne sçauroit vivre les années dont le public a besoin pour juger, non-seulement que ses ouvrages sont excellens, mais qu'ils sont encore du même ordre que ceux des ouvrages des Grecs & des Romains toujours vantés par les hommes qui les ont entendus. Jusqu'à ce que le public ait placé les ouvrages d'un Auteur moderne dans le rang dont j'ai parlé, sa réputation peut toujours augmenter. Ainsi deux ou

trois années fussent bien au public pour connoître si le poème nouveau est bon, ou s'il est médiocre; mais il lui faut peut-être un siècle pour en connoître tout le mérite, supposé qu'il soit un ouvrage du premier ordre dans son espèce. Voilà pourquoi les Romains, qui avoient entre les mains les *Elégies* de Tibulle & de *Properce*, furent un tems avant que de leur associer celles d'*Ovide*. Voilà pourquoi les Romains ne quitterent pas la lecture d'*Ennius*, aussi-tôt que les *Eglogues* & les *Bucoliques* de *Virgile* eurent paru. C'est ce que signifie au pied de la lettre l'*Epigramme* de *Martial*, où cet Auteur a parlé poétiquement, & que les Poètes qui ne réussissent pas, citent si volontiers. (a) *Martial* ne dit point autre chose dans ce vers-ci.

Ennius est lectus salvo tibi Roma Marone.

Il seroit d'autant plus ridicule de prétendre que *Martial* eût songé à dire que les Romains ayent mis durant un tems les poésies d'*Ennius* à côté de l'*Enéide*, qu'il s'agit précisément dans ce vers de son *Epigramme* de ce qui se passoit à Rome du vivant de *Virgile*. Or tout le monde sçait bien que l'*Enéide* est

(a) *Mart. x. Epigr. lib. 5.*

de ces ouvrages qu'on appelle posthumes, parce qu'ils ne sont publiez qu'après la mort de l'Auteur.

Je distingue dans un poëme deux sortes de mérite, qu'on me pardonne cette expression, un mérite réel & un mérite de comparaison. Le mérite réel consiste à plaire & à toucher. Le mérite de comparaison consiste à toucher autant ou plus que certains Auteurs dont le rang est déjà connu. Il consiste à plaire & à intéresser autant que ces Grecs & ces Romains, qu'on croit communément être parvenus au terme que l'esprit humain ne sçauroit passer, parce qu'on n'a rien vu encore de meilleur que ce qu'ils ont fait.

Les contemporains jugent très-bien du mérite réel d'un ouvrage, mais ils sont sujets à se tromper, quand ils jugent de son mérite de comparaison, ou quand ils veulent décider sur le rang qui lui est dû. Ils sont sujets à tomber alors dans une des deux erreurs qu'on peut faire en prononçant sur ce point-là.

La premiere erreur est d'égaliser trop tôt un ouvrage à ceux des anciens. La seconde est de le supposer plus éloigné de la perfection des ouvrages des anciens, qu'il ne l'est en effet. Je dis donc

Vierge &
en son lieu, qu
quand, lorsqu
e les productions
ent de qui lui pla
deux mal-à-pro
piété, que ces
une genre que c
iers ou des Ro
ignement des
que les contem
teurs, seront
bles de leur lan
contemporains c
Peyade François
and ils ont dit
se feroient jam
reux Prométh
poëtiqnement
vin à leur di
déroboient da
Ronsard, l
cette Pleyade,
tes, mais il av
trouve pas dan
ni même des
eux, ni des fi
trouve dans les
Amateur d
(le Ronsard, Bal
lance de Thiers, D

en premier lieu, que le public se trompe quelquefois, lorsque trop épris du mérite des productions nouvelles qui le touchent & qui lui plaisent, il décide, en usurpant mal-à-propos les droits de la postérité, que ces productions sont du même genre que ceux des ouvrages des Grecs ou des Romains, qu'on appelle vulgairement des ouvrages consacrés, & que ses contemporains qui en sont les Auteurs, seront toujours les premiers Poètes de leur langue. C'est ainsi que les contemporains de Ronsard & de la Pleyade François, se sont trompez, quand ils ont dit que les Poètes François ne feroient jamais mieux que ces nouveaux Prométhées, (a) qui pour parler poëtiquement, n'avoient d'autre feu divin à leur disposition, que celui qu'ils déroboient dans les écrits des anciens.

Ronsard, l'astre le plus brillant de cette Pleyade, avoit beaucoup de lettres, mais il avoit peu de génie. On ne trouve pas dans ses vers d'idée sublime, ni même des tours d'expression heureux, ni des figures nobles, qu'on ne retrouve dans les Auteurs Grecs & Latins. Admirateur des anciens sans entousiasme

(a) Ronsard, Belleau, Joachim du Bellai, Jodelle, Pontus de Thiart, Dorat, Baïf.

me, leur lecture l'échauffoit & lui servoit de trépied. Mais comme il met en œuvre hardiment, & c'est là toute sa verve; comme il employe, sans se laisser gêner aux regles de notre syntaxe, les beautés ramassées dans ses lectures, elles semblent nées de son invention. Ses libertés dans l'expression paroissent les faillies d'une verve naturelle, & ses vers composez d'après ceux de Virgile & d'Homere, ont ainsi l'air original. Les beautés dont ses ouvrages sont parsemez, étoient donc très-capables de plaire à des lecteurs qui ne connoissoient pas les originaux, ou qui en étoient assez idolâtres pour chérir encore leurs traits dans les copies les plus défigurées. Il est vrai que le langage de Ronsard n'est pas du François; mais on ne pensoit pas alors qu'il fût possible d'écrire à la fois poétiquement & correctement dans notre langue. D'ailleurs des poësies en langue vulgaire, sont aussi nécessaires aux nations polies que ces premières commoditez qu'un luxe naissant met en usage. Quand Ronsard & les Poëtes ses contemporains, dont il étoit le premier, parurent, nos ancêtres n'avoient presque aucunes poësies qu'ils pussent lire avec plaisir. Le commerce avec les

Virgile &
 aussi que le re
 ses inventions
 vers le milieu
 venient entre le
 mêmes pour un
 es auparavant
 uns de nos v
 s pelées de R
 comme une fav
 contemporains. S'il
 ne que les ver
 ner, & que l
 rompis, les a
 mais n'en fuill
 tations rien
 semble qu'ils
 voient qu'ils n
 ayent voulu
 rérité, en le
 Poëtes Franç
 les tems à ve
 Il est venu
 François qui
 lui, & qui on
 vement. Nous
 me des ouvra
 re notre lectur
 ouvrages de c
 ques avec rais
 fond; mais ce

anciens, que le renouvellement des lettres, & l'invention de l'Imprimerie trouvée vers le milieu du siècle précédent, mettoient entre les mains de cinq cens personnes pour une qui les lisoit soixante ans auparavant, dégoûtoit de l'art confus de nos vieux Romanciers. Ainsi les poësies de Ronfard furent regardées comme une faveur céleste par ses contemporains. S'ils se fussent contentez de dire que ses vers leur plaisoient infiniment, & que les peintures dont ils sont remplis, les attachoient, quoique les traits n'en fussent pas réguliers, nous n'aurions rien à leur reprocher. Mais il semble qu'ils aient voulu s'arroger un droit qu'ils n'avoient pas. Il semble qu'ils aient voulu usurper les droits de la postérité, en le proclamant le premier des Poëtes François pour leur tems & pour les tems à venir.

Il est venu depuis Ronfard des Poëtes François qui avoient plus de génie que lui, & qui ont encore composé correctement. Nous avons donc quitté la lecture des ouvrages de Ronfard, pour faire notre lecture & notre amusement des ouvrages de ces derniers. Nous les plaçons avec raison fort au-dessus de Ronfard; mais ceux qui le connoissent, ne

sont pas surpris que ses contemporains se soient plûs à lire ses ouvrages, malgré le goût Gothique de ses peintures. Je finis le sujet de Ronsard en faisant une remarque. C'est que les contemporains de ce Poète ne se tromperent pas dans le jugement qu'ils porteroient sur ses ouvrages & sur ceux qu'ils avoient déjà entre les mains. Ils ne mirent point sérieusement la Franciade au-dessus de l'Enéide, quand le poème François eut paru. Les mêmes raisons qui les empêcherent de se tromper en cela, les auroient aussi empêchez de mettre la Franciade au-dessus de Cinna & des Horaces, s'ils avoient eu ces Tragédies entre les mains.

Après ce que je viens d'exposer, on voit bien qu'il faut laisser juger au tems & à l'expérience quel rang doivent tenir les Poètes nos contemporains parmi les Ecrivains qui composent ce recueil de livres que font les hommes de lettres de toutes les nations, & qu'on pourroit appeller *la Bibliothèque du genre humain*. Chaque peuple en a bien une particuliere des bons livres écrits en sa langue, mais il en est une commune à toutes les nations. Qu'on attende donc que la réputation d'un Poète soit allée

la fin de son
devenir d'âge
pour décider
par celle des Auto
dans, dont on dit
les ouvrages sont com
tir de ceux que Qui
pour un monument
en. Julques-là l'on
pas peut-être n'est
ce.

Je dis en secon
sur quelquefois une
pour les ouvrag
plus éloignez qu'il
fiction ou les an
publie, lorsqu'il
de poètes qu'il
trop difficileme
excellens qui se
un tems assez l
trop grande dit
fierez. Mais ci
toutes les réflexi
ici sur ce sujet.
Parlons des
pour, non pas
m à des ouvrag
de ceux de
d'être égaux au
(1) *Revue, Inq.*

en augmentant d'âge en âge durant un siècle, pour décider qu'il mérite d'être placé à côté des Auteurs Grecs & Romains, dont on dit communément que les ouvrages sont consacrés, parce qu'ils sont de ceux que Quintilien définit, (4) *Ingeniorum monumenta quæ sæculis probantur*. Jusques-là l'on peut bien le croire, mais peut-être n'est-il pas sage de l'affirmer.

Je dis en second lieu, que le public fait quelquefois une autre faute, en jugeant les ouvrages des contemporains plus éloignés qu'ils ne le sont, de la perfection où les anciens ont atteint. Le public, lorsqu'il a entre les mains autant de poésies qu'il en peut lire, rend alors trop difficilement justice à ces ouvrages excellens qui se produisent, & pendant un tems assez long, il les place à une trop grande distance des ouvrages consacrés. Mais chacun fera de lui-même toutes les réflexions que je pourrois faire ici sur ce sujet-là.

Parlons des préjugés sur lesquels on peut, non pas attribuer, mais promettre à des ouvrages publiés de nos jours & de ceux de nos peres, la destinée d'être égaux aux anciens par la postérité.

(4) *Quint. Inst. lib. 3. c. 9.*

té. Un augure favorable pour un de ces ouvrages, c'est que sa réputation croisse d'année en année. C'est ce qui arrive toujours, quand son Artisan n'a point de successeur, & encore plus, lorsqu'il est mort depuis longtems sans avoir été remplacé. Rien ne montre mieux qu'il n'étoit pas un homme du commun dans la carrière qu'il a couruë, que l'inutilité des efforts de ceux qui osent entreprendre de l'atteindre. Ainsi les soixante ans qui se sont écoulés depuis la mort de Moliere, sans que personne l'ait remplacé, donnent un lustre à sa réputation, qu'elle ne pouvoit pas avoir un an après sa mort. Le public n'a point mis dans la classe de Moliere les meilleurs des Poëtes comiques qui ont travaillé depuis sa mort. Il n'a point fait cet honneur à Renard, à Bourfaut, ni aux deux Auteurs du Grondeur, (a) non plus qu'à quelques Poëtes Comédiens, dont les pièces l'ont diverti, quand elles ont été bien représentées. Ceux mêmes de nos Poëtes qui sont Gascons, ne s'égalèrent jamais sérieusement à Moliere. On n'a pas mis au-dessus de lui l'Auteur du *Philosophe marié*. Chaque année qui se passera sans donner un successeur au Té-

(a) L'Abbé de Bruëis & Palaprat.

SECTION

que, malgré les
réputation des Po
morts, ira to
mentant.

A destinée de
L ne me paroît
es ouvrages de nos
ont composé dans
ceux des bons Au
ils les ont imité, n
est & ses conten
tenez, c'est-à-dire.
de Horace dit qu
e les Grecs. Ho
un numeris. Cette
tenez qui ont co
rangere, est le si

sur la Poësie & sur la Peinture. 431
rence François, ajoutera encore quelque chose à sa réputation. Mais, me dira-t-on, êtes-vous bien assuré que la postérité ne démentira point les éloges que les contemporains ont donnez à ces Poëtes François, que vous regardez déjà comme placez dans les tems à venir à côté d'Horace & de Térence ?

SECTION XXXII.

Que, malgré les Critiques, la réputation des Poëtes que nous admirons, ira toujours en s'augmentant.

LA destinée des écrits de Ronfard ne me paroît pas à craindre pour les ouvrages de nos Poëtes François. Ils ont composé dans le même goût que ceux des bons Auteurs de l'antiquité. Ils les ont imité, non pas comme Ronfard & ses contemporains les avoient imitez, c'est-à-dire, servilement, & comme Horace dit que Servilius avoit imité les Grecs. *Hosce secutus muratis tantum numeris.* Cette imitation servile des Poëtes qui ont composé en des langues étrangères, est le sort des Ecrivains qui